

Fernando d'Almeida

De la parole écrite à la parole parlée

*Entretiens avec des intellectuels
francophones*



Note infra-paginale

Pendant que la vieille terre nous maintient encore en son sein, pendant qu'elle nous verse encore une pension d'existence, nous nous regardons vivre en l'interrogeant, en son dedans saccadé, heurté. Parce qu'elle s'attife encore pour nous, nous gardons l'œil ouvert sur ses faisceaux divergents en vénérant la vie qui s'offre à nous, qui excite notre désir de participer à son réel excentrique.

Reine de la multivalence, la vie est une compagne capricieuse. Une assistante sociale mettant en question toute collusion entre l'esprit et la matière. A chacun de nous, la vie octroie le pouvoir de rêver. Son royaume n'est-il pas celui de la merveille du merveilleux, de la permanence de l'équivoque, au cheptel des contradictions véhiculées par l'essentiellement humain ?

Débarquant au mitan de ces questionnements insidieux dont la syntaxe utilise plus volontiers des objets fournis par l'histoire factuelle et la littérature inventive, j'en étais là, menant le réel aux abois, cherchant à spéculer sur la fatuité, sur les glossolalies

de la modernité. Autour de moi, les mots provoquaient quel épais hourvari de ravissement. Embaumée de la senteur de la terre mouillée, retournée, la réalité saisit au vol le bruitage, les circonstances du quotidien pendant qu'emballés, les mots des livres finissent par converger vers les calembours, les contrepèteries de la pensée asymétrique. J'avais d'abord écrit que les mots du savoir approximatif engendraient le rien d'une vie primitive qui est celle que nous menons dans la contemporanéité corrompue !

Pour faire figure, le jour creuse des sapes en refusant les fausses logiques des environs, de l'immédiateté criarde, tandis que, engagé dans le grand courant protohistorique de l'existence, le réel envoûte toute chose, dans l'exotisme des connaissances.

Le jour se calme avec ses mots d'ordre qui contiennent tant d'hallucinations. J'assiste à la naissance haletante du soir qui met en branle les politicailleries d'en face. Je fredonne les airs d'un soir équatorial et puise dans la seigneurie du quotidien, ce qui fait durer le réel : **la lecture silencieuse !** Je me vaporise de mots et trouve mon filon dans la geste scripturaire des autres. J'ai besoin de leurs excentricités pour sourire à la vie. Pour me donner à elle.

Je me reprends. Actes de résistance intérieure, les mots des autres jettent à ma tête leurs délires séduisants. Leurs mots ne sont-ils pas pour moi la marque d'un fond de jubilation subversive ? Ce sont des forteresses. Plus « bantouissement », plus « sahéliennement » des *tatas* !

Voici que, assis sur les ruines du temps et de l'espace, j'en viens à recueillir les mots des autres. Des mots traduisant une succession d'expériences thématiques dans le corps d'une vie dont la variété des convictions plie le langage des destinées à des fins tangibles de la réalité. De la connaissance émue !

J'ai rassemblé ces textes venus d'un surtravail aliénant parce que la répression de leur jouissance indique le partage, la communion. En butinant en tout lieu de l'expression humaine, il m'a paru séant de recueillir les propos d'hommes et de femmes avides de se servir de mises en situation et de contrastes des destinées à même de former des séquences anthropologiques, au plus près du réel narratif, de la doxa existentielle !

Il faut faire court. Il faut insister. Poursuivre une course folle en lisant ces entrevues, ces gloses suspectes d'empathie et dont l'accent de réflexivité offre un coffret brasillant à l'irascible lecteur appelé à prendre contact avec les digressions qu'entonne la présente livraison. La présente pathologie « lecturante » !

Douala, Cité de Bonamoussadi
(La Roseraie du Goyavier)
Dix-sept février Deux mille douze.

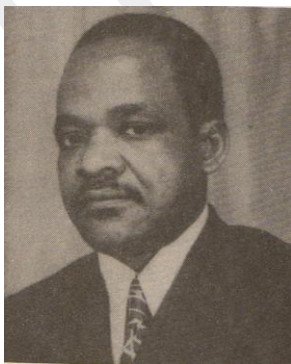
Du côté de l'Histoire

Eugène Wonyu :

« Pour mieux connaître l'Afrique, il faut remonter plus loin dans le passé ethnique de chaque entité »

Publié dans le mensuel africain d'information économique et politique ECO-MAGAZINE n° 21, Février 1980

Post-scriptum : Eugène Wonyu ne vit plus. Il a tourné le dos au soleil. (Note de décembre 2011)



Eugène Wonyu : « Pour nous Africains, être, c'est avoir des ancêtres et c'est parce que ceux-ci ont vécu que nous existons »

Photo Fernando d'Almeida.

Ancien ministre camerounais, Eugène Wonyu a été un ancien chercheur à l'UNESCO, et à l'Université Paris VII. En sa qualité d'historien, ce camerounais de 47 ans se distingue par sa quête inlassable d'une vérité historique qui ne peut être entreprise qu'en interrogeant l'histoire d'une manière rigoureuse et scientifique. Auteur de plusieurs travaux remarquables sur l'ethnie Basaa du Cameroun dont il est originaire, l'anthropologue Eugène Wonyu se bat depuis une vingtaine d'années pour ramener au jour les virtualités de son ethnie et les valeurs psychiques, artistiques et humaines qu'elle véhicule. A la sortie de son dernier opuscule : « **Le chrétien, les dons et la mission dans l'Eglise Africaine indépendante** » (Editions Culture et Progrès, Douala, Cameroun, 1975), nous avons tenu à le rencontrer pour cerner de près sa démarche et comprendre les motivations de sa quête fervente. Le résultat de cette rencontre fructueuse est la masse des informations contenues dans cette entrevue de plus de deux heures d'horloge que nous livrons à nos lecteurs. Mais d'abord, un mot sur l'ouvrage : **Cameroun de l'UPC à l'UC : témoignage à l'aube de l'indépendance (1953-1961)** que vient de publier Eugène Wonyu aux éditions l'Harmattan de Paris.

Cameroun de l'UPC à l'UC : témoignage à l'aube de l'indépendance (1953-1961)

Qu'un livre vienne refixer certains moments palpitants de l'histoire politique du Cameroun, cela paraît être de bon augure surtout quand le signataire de ce livre s'est trouvé lui-même mêlé dans les remous politique de son pays.

Le récent ouvrage de Eugène Wonyu : **Cameroun de l'UPC à l'UC : témoignage à l'aube de l'indépendance (1953-1961)** s'offre comme une plateforme d'incriminations à peine voilées où l'auteur, ancien ministre d'un ancien gouvernement se met à ôter le voile d'Isis, à nous introduire dans les antichambres du pouvoir politique, au fil d'une narration captivante. Livre très polémique du reste qui fera certainement du tort à certaines personnalités politiques camerounaises, lesquelles continuent d'enjamber le pas de l'histoire... de leur pays.

Au lendemain de la défaite de l'Allemagne hitlérienne devant les troupes alliées, le Cameroun,

plongé dans une intense activité syndicale, entend s'émanciper des serres françaises, obtenir une personnalité juridique reconnue de tous. Au centre de cette gestation, de cette effervescence politique, se dresse majestueuse l'Union des Populations du Cameroun (UPC) qui drainera dans son sillage moult « indépendantistes ». Autour de ce parti-fanion, la création d'autres formations politiques vient relancer l'enjeu fondamental qui portait, pour certains, sur l'indépendance immédiate, pour d'autres, sur l'indépendance amorcée par étapes.

Evoquant cette frange de l'histoire du Cameroun, Eugène Wonyu, alors militant de l'UPC originelle, tente dans son plaidoyer de saisir cette formation comme une orchestration. S'arrêtant sur le rôle actif que personnellement il eut à jouer dans ce parti d'avant-garde, l'auteur tire évidemment les ficelles du côté de son mouvement pour marquer d'une pierre blanche le nationalisme qui prévalait dans cette formation portée sur les fonts baptismaux par Ruben Um Nyobé.

Mise hors-la-loi en 1955 sous administration coloniale bien sûr, l'UPC prend le chemin du maquis et s'oppose aux élections de 1956 sur la loi-cadre (loi Defferre). Son secrétaire général, Ruben Um Nyobé est assassiné dans le maquis le 13 septembre 1958. Puis, c'est le branle-bas dans le mouvement. Dispersés, les « légionnaires » continuent néanmoins d'opérer dans la clandestinité en cultivant le terrorisme. Déçu semble-t-il par les continuateurs de Ruben Um Nyobé, Eugène Wonyu se désolidarise du mouvement et opte pour le parti de Ahmadou Ahidjo, l'Union camerounaise (UC).

Dans ce livre, nous apprenons comment Wonyu, jadis mêlé à la fermeté d'une ligne politique directrice – l'UPC-, va devenir un transfuge, en passant à l'autre camp pour vivre avec une intense sympathie, les idéaux d'un autre courant politique qui n'avait pas suffisamment affiné ses contours idéologiques. Par ce retournement spectaculaire, Wonyu est décrié par ses anciens compagnons de lutte et suspecté dans le même temps par les séides d'Ahidjo.

Cependant, Wonyu réussira à se faire admettre tant bien que mal dans l'Union camerounaise et grâce à l'entremise de notables Basaa (nous apprend-t-il !) lesquels plaident sa cause auprès d'Ahidjo, celui-ci « récupère » aisément l'ancien « upéciste » et le nomme le 20 octobre 1961, ministre-adjoint de l'information et du tourisme !

En un laps de temps, le nouveau ministre déborde d'activités. Il multiplie des déclarations à l'emporte-pièce et se permet même de comparer Ahidjo à l'homme d'Etat athénien, Périclès !

Le 27 novembre 1961, soit après 37 jours de fonction ministérielle, Eugène Wonyu est écarté, congédié du gouvernement sans aucune forme de procès. Puis ce sera une longue et studieuse traversée du désert qui lui permettra d'entreprendre des recherches en histoire et en anthropologie africaines à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris.

Il faut lire ce livre écrit avec beaucoup d'amertume par un homme ulcéré par sa longue traversée du désert (depuis 1961 date de son départ du gouvernement, Wonyu avait été soigneusement tenu à

l'écart de toute activité politique par l'ancien régime), un homme qui espérait toujours et qui continue d'espérer encore aujourd'hui en une quelconque réhabilitation politique « *au cœur du renouveau de Paul Biya* » comme il le dit sans tartuferie. Mais Wonyu doit-il nécessairement occuper un poste ministériel dans son pays pour que sa vie ait finalement un sens pour lui ?

(Note de lecture parue dans le mensuel panafricain BINGO n°409 de février 1987)

Fernando d'Almeida

Eugène Wonyu, j'ai sous mes yeux, la matière de deux opuscules qui traitent indifféremment de l'histoire des Basaa et du chrétien, de ses dons et de sa mission dans l'Eglise Africaine indépendante. Des deux livres présentés en digest, je dois franchement dire que je n'ai lu que le premier et parcouru en diagonale le second. La question que j'aimerais vous poser vise donc en premier lieu, le recueil qui contient un certain nombre de renseignements sur les Basaa du Cameroun. Mais avant d'en arriver-là, j'aimerais connaître l'approche méthodologique de votre travail !

Eugène Wonyu :

La méthodologie employée pour écrire l'histoire des Basaa est celle que j'aie eu l'honneur d'exposer à Paris en 1971, au cours des assises du comité scientifique international à l'UNESCO, pour la rédaction d'une histoire africaine sous les auspices du Centre International des Recherches Africaines (C.I.R.A.F.). Cette méthode se présente

sommairement comme la méthode des trois axes : **l'axe vertical**, **l'axe horizontal** et **l'axe oblique**. Pourquoi trois axes ? Parce que l'équipe de recherches en anthropologie juridique de l'Université de Paris qui était composée à l'époque de la plupart des chercheurs africains de tous les horizons et de toutes les langues (francophones, anglophones, lusophones, hispanophones), avait estimé que tout homme quel qu'il soit a un passé dont il est issu, un présent où il est inséré et qu'il peut s'épanouir à l'intérieur d'autres entités autres que la sienne propre. C'est pour cela que nous avons essayé de présenter l'histoire de l'Afrique sous la forme de trois axes. Verticalement, tout homme descend de parents antérieurs à sa naissance, donc d'une souche ethnique ou tribale. Horizontalement, il se trouve inséré dans d'autres souches ethniques ou tribales dans lesquelles, il est capable de s'épanouir tout en gardant son identité propre. Obliquement, le même individu qui se marie, crée des liens de descendance qui permettent de s'associer des éléments de sa nouvelle famille qui est celle de sa femme et de celle qu'il crée lui-même, c'est-à-dire, sa filiation. Au C.I.R.A.F., nous avons estimé que l'Africain n'est pas né au moment des colonisations européennes dans la mesure où, au cours de nos séminaires, certains de nos camarades avaient pu remonter jusqu'à quatorze générations dans leur propre famille. Vous verrez donc sur le plan vertical que pour nous Africains, l'histoire ne se conçoit pas sur le simple plan événementiel ou factuel mais plutôt sur « *l'ancestrologie* ».

Cette science qui étudie les êtres humains à travers la lignée des ancêtres, sera l'apport spécifique de l'Afrique dans l'approche méthodologique de

l'histoire africaine. Car pour nous Africains, *être, c'est avoir des ancêtres et c'est parce que ceux-ci ont vécu que nous existons !*

Maintenant, parlons de l'histoire des Basaa du Cameroun, de l'Egypte des Pharaons à nos jours. Pourquoi remonter si loin dans l'espace et le temps ?

Puisque tout à l'heure, dans votre première question, je vous ai dit : pour un Africain, être, c'est avoir des ancêtres. Comment un chercheur qui est en même temps, sujet et objet de l'histoire de son peuple, ne pouvait-il pas se poser la question de savoir : être Basaa aujourd'hui au Cameroun, c'est quoi ?

Dans une carte dressée par un professeur français, J.C. Froelich, carte qu'on trouve à la Documentation Française à Paris, cet auteur signale quatorze points d'implantations de certaines populations comme ayant pour nom Basaa en Afrique. L'existence du mot Basaa seul peut-elle permettre de conclure que ces différents groupements forment ou ont formé jadis une seule souche ? Faute de documents écrits, le chercheur se heurtera à ce mur infranchissable même lorsqu'il serait tenté de répondre par oui. Cependant, s'il est chercheur, il ne devra pas se contenter de prouver sans démontrer ; il s'ingéniera à fouiller, à recouper et à ressouder, pour prétendre donner à sa trouvaille, une assise solide, scientifique. Pour cela, le cas spécifique du Basaa d'Afrique est passionnant. Aucun peuple africain à l'heure actuelle n'est signalé autant de fois sur la carte du continent. Aussi, force nous est de nous interroger si le fait relève du hasard, ou de la fiction. Ni hasard, ni fiction ne seront admis

ici comme critères pour bâtir une vérité scientifique, car grâce aux fouilles effectuées par des Anglais égyptologues, on a vu apparaître pour la première fois le mot « Basaa » comme ayant constitué un « Réservoir ». Nous dirions aujourd'hui Territoire. Et c'était au temps des Empires Méroïtiques (1900-300 avant J.C.). Cette implantation si lointaine ne peut-elle pas permettre d'avancer que les différents groupements actuels des Basaa d'Afrique proviendraient de ces sites si heureusement identifiés, puisque les sources orales indiquées dans mon livre corroborent ces données ?

En appelant au secours l'archéologie, on est en droit de répondre par l'affirmative parce que l'histoire écrite nous enseigne que les populations actuelles au Sud du Sahara ont jadis animé la vie au bord du Nil. Il y a même plus. Les traditions orales de leurs peuples désignent aussi ces lieux comme leur ancien habitat. Les Basaa si nombreux aujourd'hui auraient-ils renoncé à quitter cette Egypte devenue invivable à cause des grandes invasions venues d'Occident ? Un certain nombre d'indices nous conduisent à supposer pour l'instant que tous ces flots des Basaa proviennent d'un seul et même lieu : le Soudan actuel à la hauteur de la 6^e cataracte selon les Egyptologues cités plus haut. Qu'ils conservent ou non les mêmes coutumes, les mêmes noms, les mêmes croyances et la même organisation sociale, ces facteurs ne constituent pas les seuls éléments valables d'appréciation. Nous avons retenu certains indices qui nous ont conduit à remarquer qu'au temps de Méroé, il y avait au-dessous du territoire Basaa, un temple et une ville connue sous les noms de UM-USUDA. La langue basaa actuelle contient le mot UM et celui-ci

désigne en même temps une divinité, un culte et une confrérie.

Au Nigeria, les trois localités des Basaa comprennent : les Basaa-Ngé ; Basaa-Nkomo, Basaa-Kaduna. Tous habitent autour du confluent de la Bénoué et du Niger, près de Lokodja. Le terme Ngé désigne au Cameroun, chez les Basaa et les Bakokos, leurs cousins, une confrérie masculine, un être mythique et un culte.

Au Liberia, les Basaa désignent le tambour utilisé pour la musique de danse TUKU et ceux du Cameroun disent NKU et DIKU au pluriel. Ceci a été révélé au Festival Panafricain d'Alger en 1969 par le ministre libérien de l'éducation de l'époque qui était Basaa d'origine comme l'était celui du Cameroun d'ailleurs. Que faut-il dire à propos de votre question ? Que non seulement les Basaa sont des Africains, mais ce sont des anciens africains qui ont jadis fécondé et animé la grande civilisation méroïtique avec d'autres africains !

Ayant abandonné leur territoire à l'instar des autres Bantu, ils ont émigré vers le sud en rangs dispersés pour se trouver actuellement localisés dans trois régions différentes :

En Afrique Occidentale : Sénégal (Bassa-ri), Sierra-Léone (Basaa), Liberia (Basaa), Togo (Basaa-ri), Nigeria (Basaa Ngé, Basaa-Nkomo, Basaa-Kaduna) ;

En Afrique Centrale : le Cameroun (Basaa, UM, Ngé), Congo-Brazaville (Basaa d'Ouessou), Zaïre (Basaa la Mpasu ou Nkusu, Basaa-Kata).

En Afrique Orientale : Kenya (Mombasa), Mozambique (Cabora-Basaa).

Mais je renonce provisoirement à dire formellement que tous ces Basaa sont cousins, sans informations suffisantes sur leur vie et leurs mœurs actuels.

Pensez-vous qu'il y a nécessité aujourd'hui de partir des entités nationales dans le but d'élaborer enfin une stratégie globale de l'histoire africaine ?

Non seulement j'y crois fermement, mais je suis foncièrement convaincu que c'est la seule façon d'appréhender le monde africain authentique. D'ailleurs, dans cette approche, je ne suis pas seul. Le Président Ahidjo du Cameroun, au cours du Congrès de son parti, l'Union Nationale camerounaise à Garoua en 1969 avait dit que pour bâtir une Nation camerounaise, il fallait étudier d'abord les entités tribales qui constituèrent à l'époque pré-coloniale, des véritables Nations ! Et on cite souvent en Afrique Centrale, le phénomène Fang dont les populations sont à cheval sur quatre Républiques. Vous comprendrez aisément pourquoi, au cours de mes recherches, j'ai été amené non seulement à me contenter de répertorier les sites où sont installés les Basaa en Afrique, mais de montrer, de supposer qu'il peut y avoir une corrélation entre des populations parties de l'ancien Soudan Méroïtique, il y a de cela plus de quatre mille ans et qui continuent aujourd'hui à se désigner sous le vocable des Basaa.

En tant que sujet et objet historique, la tentative est grande d'avancer que *pour mieux connaître l'Afrique, il faut remonter plus loin dans le passé ethnique de*

chaque entité. D'ailleurs, les enseignements du Professeur Cheick Anta Diop du Sénégal sont péremptoirs là-dessus puisque pour Anta Diop, tout peuple au sud du Sahara a le devoir de recherche d'où est sorti son ancêtre dans la mouvance nubienne.

Dans votre opuscule, il est question de « Nyambéisme » entendu comme manifestation de la pensée religieuse africaine. En quoi consiste cette religion négro-africaine et comment est-elle interprétée... du dedans ?

En lisant mon opuscule, vous avez vu que j'ai essayé de présenter un tableau à matrices. Je l'ai intitulé : la logique filiatique selon les Basaa du Cameroun en respectant l'idée maîtresse selon laquelle tout individu descend d'un père. J'ai montré à la page 35 de l'opuscule que le Basaa considère le chiffre 9 (neuf) comme un chiffre sacré parce que, au-dessus de l'individu qui parle, il existe trois degrés : celui de son propre père, celui du père de son grand-père et, celui du cycle des arrière-grands-pères. Au-dessous de lui, il y a la génération de son fils, celle de son petit-fils, celle de son arrière-petit-fils, celle du fils de ce dernier et celle du petit-fils de ce dernier. Ce qui donne en examinant bien le tableau, 9 degrés au-

delà desquels l'individu n'a aucun lien l'obligeant à respecter les interdits de la parenté. Car les Basaa disent qu'au-delà du chiffre 9, il n'y a plus de science.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que la création ne comporte que deux (2) êtres : l'être masculin représenté par le chiffre 5 et l'être féminin par le chiffre 4. Donc 5 plus 4 égale 9 et 9 plus 1 donne 10. Dieu représente le